

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Denis Lachaud



Biographie

Denis Lachaud est né à Paris en 1964. Après des études d'anglais et d'allemand, Denis Lachaud passe plusieurs mois en Allemagne où il s'initie au théâtre et à la mise en scène. Son retour en France marque son engagement définitif dans cette voie. En 1990, il fonde la compagnie Téatralala dans laquelle il s'investit comme dramaturge, metteur en scène et comédien.

Auteur des romans *J'apprends l'allemand* (1998), *La Forme profonde* (2000), *Comme personne* (2003), *Le vrai est au coffre* (2005), *Prenez l'avion* (2009), *J'apprends l'hébreu* (2011), *Ah! ça ira...* (2015) et *Les Métèques* (2019), Denis Lachaud a écrit une dizaine de pièces de théâtre.

Denis Lachaud travaille en compagnonnage depuis plusieurs années avec la compagnie en attendant. Le metteur en scène de la compagnie, Jean-Philippe Naas, lui a proposé l'écriture d'une nouvelle pièce qui s'intitule *L'Archipel*. Elle sera mise en scène et jouée par les comédiens de la compagnie en 2022.

Bibliographie sélective

- *L'Archipel*, Esse que éditions, (à paraître)
- *Jubiler*, Esse que éditions, 2020
- *Les Métèques*, Actes Sud, 2019
- *La Magie lente* suivi de *Survie* et de *La Rivière*, Actes Sud-Papiers, 2018
- *Ah ! Ça ira...*, Actes Sud, 2015 (Babel, 2017)

Présentation des ouvrages

***L'Archipel*, Esse que éditions, (à paraître)**



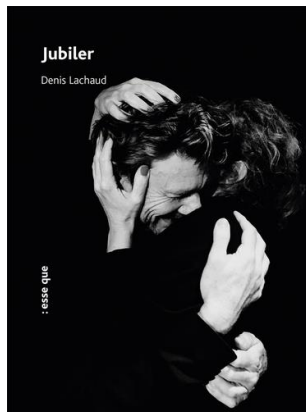
Ce texte à paraître est issu d'une commande d'écriture passée par la compagnie en attendant qu'elle travaille sa création en milieu scolaire. Denis Lachaud évoque ce travail en compagnonnage :

Pour les élèves, la classe est un lieu habituel, un espace banal dans lequel s'inscrit leur quotidien. Pour les deux comédiens, la classe est un archipel. Chaque table est une île. Des îles suffisamment proches les unes des autres pour qu'on puisse sauter d'un bond de l'une à l'autre et jouer juste au-dessus des élèves assis derrière les tables, comme à leur habitude ; jouer avec cette proximité inhabituelle.

Un jeune homme et une jeune femme entrent dans la salle de classe comme s'ils sortaient d'un semi-remorque. Ils sont originaires d'Afghanistan, d'Albanie, du Bangladesh, de Côte d'Ivoire, d'Érythrée, d'Inde, du Mali, du Maroc, du Pakistan, du Soudan ou de Tunisie. Tout ce que vivent ces deux personnages au cours de leur périple a lieu là, dans ce petit espace, et résonne avec ce que les élèves y vivent jour après jour, résonne avec le phénomène de l'apprentissage. Il sera question de difficulté, d'effort, de courage, de désespoir, d'enthousiasme, d'euphorie, de déception, de fatigue, de repos, de pugnacité...

J'écris *L'archipel* pour faire naître le théâtre dans l'espace de la classe. Je propose à Jean-Philippe Naas et ses comédiens de métamorphoser l'habituel, de faire basculer les élèves participant à la représentation dans l'inconnu. Je souhaite écrire un texte qui leur permettra de découvrir que du quotidien peut surgir l'étonnant et que rien n'est jamais figé dans l'histoire qu'on a l'habitude de se raconter.

Jubiler, Esse que éditions, 2020



Stéphanie et Mathieu se rencontrent pour la première fois dans un café. Ils ont fait connaissance sur un site internet, où chacun a créé son profil. Ils parlent, s'exposent, se découvrent, puis ils passent une première nuit ensemble, se revoient quelques jours plus tard.

Stéphanie et Mathieu ont cinquante ans tous les deux. Chacun apporte son histoire. Ils ont des enfants, ceux de Mathieu sont encore à sa charge. Ils sont confiants et ils ont peur. Chacun à sa façon. L'angoisse de Mathieu est plus prégnante car elle perturbe sa façon de s'exprimer. Celle de Stéphanie s'incarne de façon plus sourde.

Ils se revoient encore, s'approchent encore, jour après jour. Ils construisent peu à peu une intimité, malgré les craintes, les obstacles. Ensemble, ils remettent en question leur vision du couple. Ils constatent qu'à leur âge, ils peuvent se permettre d'échapper aux schémas dont ils ont hérité et qu'ils ont reproduits pendant leur jeunesse. Ils s'y attèlent. Rien n'est simple, il est difficile de se débarrasser des vieilles habitudes. Cela ne va pas sans angoisses, crises, conflits, explications. Mais ils avancent, guidés à l'unisson par leur envie de jubiler ensemble.

Extraits de presse

Article publié sur le site *Un Fauteuil pour l'Orchestre*, février 2021, par Denis Sanglard

Denis Lachaud signe un remarquable texte de par sa teneur littéraire et son sujet, si peu usité au théâtre. Les amours de cinquantenaires, les battements du cœur, même fatigué, qui n'épargnent pas ceux qui atteignent cette rive et prennent le risque de recommencer. Portraits subtils et sans préjugé, troublant de justesse et de vérité qui n'épargnent rien de cette difficulté à aimer après avoir aimé, que vous hantent insidieusement vos premières amours, que le temps vous est désormais compté. Qui dit sans détour que, oui, les hommes amoureux sont fragiles et que sont fortes les femmes qui aiment. On songe curieusement ici à Aragon où les femmes seraient l'avenir de l'homme. Parce que pour citer un autre poète, Alain Souchon, « *la faiblesse des hommes, elles savent* ».

Denis Lachaud a cette écriture ample, tranchante et précise, dégraissée de tout effet, théâtrale oui dans ce qu'elle a de provocante, rien de scandaleux, mais au sens performatif. Où les personnages semblent tout autant dialoguer que réfléchir à voix haute, voire bégayer, sans oublier d'appliquer au mieux, plus ou moins, ce qui est énoncé de façon péremptoire. *Jubiler*, c'est avant tout une parole fleuve, un dialogue monstre, ininterrompu, haletant on peut dire ça, qui semble faire fi du temps et de ses aléas, aboli en quelque sorte. En somme le dialogue d'une vie.

Extrait vidéo

Vidéo publiée par ARTCENA, juin 2020

Afin de célébrer l'écriture contemporaine, nous avons sollicité les auteurs, autrices, traducteurs et traductrices lauréats de l'Aide à la création pour qu'ils réalisent leurs « Autoportraits vidéo ». Découvrez le travail et l'univers de Denis Lachaud, *Jubiler*, texte lauréat de l'Aide à la création session automne 2019.



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

Les Météques, Actes Sud, 2019



Par deux fois la famille Herbet est convoquée à la préfecture de Marseille. Dès le premier courrier Célestin, le fils aîné, a pressenti un danger. Mais il ignore alors que sa mère, tout comme son père, a jadis changé de patronyme. Dans une région où l'altérité est dangereuse, dans un pays où cinquante ans plus tôt on encourageait les immigrés à s'assimiler, voici qu'un fonctionnaire leur demande de reprendre leur nom d'origine. Quelques nuits plus tard la famille Herbet est cruellement assassinée à son domicile. Seul Célestin, qui entretient avec le réel une relation particulière, parvient à s'échapper par les toits. Commence alors un long voyage, une succession de jours durant lesquels il s'agit pour le tout jeune homme de passer inaperçu, une fuite ponctuée de rencontres précieuses dans une contrée quadrillée de contrôles policiers.

Denis Lachaud transpose de livre en livre les déviances récurrentes de l'humanité. En choisissant des personnages très jeunes, qui interprètent le réel avec une acuité instinctive, l'écrivain compose depuis vingt ans une œuvre forte et singulière ancrée dans l'Histoire et l'actualité, toujours colorisées par l'imaginaire et la différence.

Extraits de presse

Article publié dans le journal *La Croix*, août 2019, par Corinne Renou-Nativel

Ce dur roman d'anticipation relate avec acuité les conséquences sur un jeune homme et sa famille de la bascule de la France dans un racisme assumé.

Denis Lachaud explore une de ces bascules qui peut advenir après une élection mettant un populiste au pouvoir en regardant non pas du côté des dirigeants, mais des citoyens désignés soudain comme les bêtes noires d'un régime, d'une population. Étudiant à Marseille, Célestin Herbet vit avec sa famille dans le quartier de la Pointe-Rouge. Il pose sur ses parents, Paul et Monia, et ses deux cadets, Yseult et Rico, un regard affûté que ne laisse en rien deviner son attitude en retrait.

De l'insouciance à l'angoisse

L'insouciance d'une vie dénuée de problèmes s'achève le jour où le père trouve dans leur boîte aux lettres un courrier de la préfecture : tous les cinq, enfants comme adultes, sont convoqués la semaine suivante. L'objet du rendez-vous demeure inconnu, mais plane une menace. « *Et déjà les membres de ma famille me semblent bien frêles* », observe Célestin. Avec son détachement habituel, masque à l'angoisse, il s'estime heureux d'avoir atteint son vingtième anniversaire sans encombre. Étrange pensée ? La suite lui donnera raison. À la préfecture, un fonctionnaire zélé interroge Paul Herbet sur son patronyme, s'agace de son peu d'empressement à parler de la transformation de Herzberg en Herbet par ses parents, survivants de la Shoah.

Puis il se tourne vers Monia, née Kadir mais qui a grandi sous le nom de Cadiou – ce que Célestin ignorait. Ce double souci d'assimilation fait du couple un cas unique dans la région PACA.

Une dystopie crédible

Cet étonnant et désagréable épisode à la préfecture aurait pu rester sans conséquence. Mais il est suivi d'un second, plus explicite. Ils ne sont que les signes avant-coureurs d'un drame et d'une fuite éperdue au cours de laquelle Célestin devra faire preuve de nombreuses ressources.

Denis Lachaud propose une dystopie qui se situe dans un futur immédiat d'autant plus crédible qu'il le mêle à un passé proche et terrible. L'écrivain ne cherche pas à donner les racines des nouvelles déviances racistes – chacun les a en tête. Sans livrer le contexte de cette haine, il situe son récit au niveau de Célestin, ce qui en fait peut-être la faiblesse mais aussi toute la force : avec ce jeune homme en qui il est aisé de se reconnaître, le lecteur passe brutalement d'une existence à une autre, ce qui conforte l'étrangeté et la puissance de ce roman éprouvant à mi-chemin entre la fiction réaliste et la fable politique.

Article publié sur le site *onlalu.com*, par Aline Sirba

Dans ce roman qui frôle la dystopie, Denis Lachaud s’empare de la question brûlante de l’identité, imaginant une France d’aujourd’hui où certains citoyens deviendraient du jour au lendemain des indésirables. Une histoire captivante, jamais manichéenne, haletante comme un roman noir et terriblement d’actualité.

De la normalité au cauchemar

Les Herbet sont une famille comme les autres : le père, la mère et leurs trois enfants de dix à vingt ans habitent un pavillon marseillais. Un jour, un courrier arrive par la poste qui vient faire basculer leur vie : tous les cinq sont convoqués à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Là, le fonctionnaire qui les reçoit pose aux parents la question de leurs noms, tous deux francisés dans les années 1970 : Monia Cadiou est née Kadir et Paul Herzberg est devenu Herbet. Si Célestin, Yseult et Rico savent que leur père est juif, ils ignoraient jusque-là ce qu’il en était de la branche maternelle : une révélation stupéfiante. Après une seconde convocation préfectorale, un drame survient qui force l’aîné de la fratrie à fuir, à tout quitter, maison, ville, études, pour échapper au sort qui a échoué au reste de sa famille. De Marseille à Sète, en passant par Arles et Narbonne, Célestin veillera dans sa cavale à ne pas se faire repérer par une milice d’un nouveau genre qui semble sévir dans tout le pays. En dire davantage gâcherait le plaisir de la lecture qui repose sur un suspense digne d’un bon thriller.

Ce roman extrêmement efficace instaure un climat de suspicion généralisée et d’angoisse, inversant les valeurs de la société et soulevant le problème de l’arbitraire et de l’oppression de l’autorité. On n’est jamais à l’abri sous les certitudes et l’ignorance, et le héros exilé en son propre pays souligne le rôle vital de la transmission familiale et historique ; ne pas connaître son passé, c’est être « déséquilibré ». D’où l’importance des récits qui nous construisent et comblent aussi les interstices où les fantasmes et les préjugés ont vite fait de se loger. Ici, tout sonne juste, et c’est précisément ce qui est effrayant.

Article publié dans le journal *Le Monde*, avril 2019, par Philippe-Jean Catinchi

Dans un futur proche, à Marseille, descendre d’immigrés est devenu dangereux. Il faut bientôt renoncer à la France. Une fiction dérangement et dure.

Fuir. Quitter l’endroit où l’on a grandi et que l’on pensait sien. Disparaître pour déjouer les contrôles policiers, échapper par quelques secours précieux à la nasse qui vise votre capture. Célestin est brutalement contraint à migrer. C’est un pays dont tant d’autres rêvent, opulent, supposément champion des droits de l’homme, que le héros des *Métèques*, de Denis Lachaud, fuit quand il découvre que lui et ses semblables n’y ont pas leur place.

Tout commence par un courrier de la préfecture de Marseille, qui convoque les parents de Célestin pour leur proposer de restaurer le nom de leurs origines. Retrouver le Herzberg transformé en Herbet, le Kadir d’avant Cadiou. Lignée juive et ascendance maghrébine gommées par la volonté d’assimilation qui prévalut après les séismes de la Shoah et de la décolonisation. Les temps ont changé et le marqueur du « métèque », cet étranger accueilli

dans la cité et protégé par ses lois sans toutefois accéder à la citoyenneté, désigne soudain la précarité de leur statut.

Saint-Barthélemy ethnique

Paul et Monia s'inquiètent, pressentent le drame, quand leurs enfants Célestin, Yseult et Rico s'effarent de découvrir des racines maternelles dont ils ignoraient tout. Mais le temps leur manquera pour s'y faire. Une nuit, rejouant une Saint-Barthélemy ethnique, un commando vient massacrer la famille dans la paisible maison du quartier de la Pointe-Rouge. Seul Célestin, en alerte, réchappe aux tueurs et fuit dans une forêt où les effrois des contes pour enfants se muent en dernière chance de survie. C'est là qu'autrefois son grand-père a rencontré sa grand-mère, adolescents traqués par la milice pétainiste, là qu'ils ont appris à survivre, à s'aimer, à réinventer leur destin. À Célestin de retrouver ces réflexes, dépositaire de cette histoire terrible, véritable fable originelle, qui entretient l'espoir au mépris de toute logique.

Il est armé pour ce défi inhumain. Taillé comme un colosse, placide et discret, il a tout pour qu'on ne lui cherche pas noise. Et s'il est seul, s'il a grandi en croyant ne jamais avoir à se préparer à une catastrophe, il bénéficie de la force des contes intemporels, Petit Poucet malin qui ne sauve que lui-même mais emporte le germe d'une espérance de salut. De Sète, où la ville lisse s'est, sans bruit, vidée de ses visages les moins pâles, à la frontière espagnole qu'il faudra franchir au péril de la Méditerranée, le périple est éprouvant – qui renvoie bien sûr, avec une sombre ironie, à d'autres embarquements depuis les rives de l'Afrique. Mais l'odyssée est possible puisqu'une Juliette, double féminin de Célestin, l'attend déjà au terme de l'exil.

Implacable logique

Anticipation ? Prémonition ? On s'en défendra violemment tant la fable contemporaine proposée par Denis Lachaud est glaçante. Aucune posture morale, aucune sensiblerie, chez l'écrivain – romancier, dramaturge, metteur en scène et comédien. Juste une fiction dérangement et dure, mais nécessaire. D'une implacable logique, elle secoue le lecteur accablé par une mécanique qu'on ne peut disqualifier sans faire preuve d'aveuglement.

On se souvient peut-être que Denis Lachaud avait déjà livré une fiction inflammable, *Ah ! Ça ira...* (Actes Sud, 2015), où, pour secouer une apathie sociale mortifère, un obscur commando Ventôse enlevait et assassinait le président de la République. L'un des protagonistes y lançait : « *Le soulèvement populaire, c'est le mirage du XXI^e siècle.* » Avec *Les Météques*, Denis Lachaud prône de nouveau l'insurrection littéraire.

Extraits vidéo

Interview de Denis Lachaud sur *RFI* dans l'émission « Littérature sans frontière », mai 2019, par Catherine Fruchon-Toussaint



[Écouter le podcast](#) (29 min)

Interview de Denis Lachaud sur *CNEWS* dans l'émission « Vive les Livres ! », mai 2019



[Voir la vidéo](#) (5 min)

La Magie lente suivi de *Survie* et de *La Rivière*, Actes Sud-Papiers, 2018

LA MAGIE LENTE

suivi de

SURVIE

et de

LA RIVIÈRE

Denis Lachaud



ACTESUD-PAPIER

La Magie lente : C'est l'histoire d'un homme, violé par son oncle pendant plusieurs années. C'est le lent et difficile travail de mémoire d'un homme, pour réussir à reconnaître ce viol et surtout à le nommer.

Survie : C'est l'histoire d'une survivante. Notre histoire. L'histoire de la fin du monde et de l'arrivée du prochain.

La Rivière : Trois frères entreprennent de vider une maison de famille. Disparition des parents ? Vente d'une résidence de vacances ? On le découvrira au fur et à mesure. Chacun trie ce qui lui paraît souhaitable de jeter ou de garder. Et, parmi les trésors anciens mis au jour, apparaissent des objets qui ravivent des souvenirs. Un jouet oublié, un instrument de musique... Peu à peu, ils plongent dans leur passé.

Extraits de presse

Article publié sur le site *Théâtrorama*, juillet 2019, par Laura Lalande

Une parole nue, brute et sobre, d'un homme seul en scène, cerné d'un clair-obscur qui brouille les frontières. Sans transition, offrant ses personnages par de subtils décalages d'intention et de sens, Benoit Giros met en voix et en corps les mots de Denis Lachaud, dans une mise en scène au cordeau de Pierre Notte. Retour sur cette *Magie lente*...

D'entrée de jeu, le public de ce spectacle est placé dans une position particulière...

Denis Lachaud : Je ne voulais pas que le spectateur entende ce texte d'un endroit où il se sente complètement « voyeur ». Il m'a semblé que démarrer comme ça, dans un colloque de psychiatrie, avec un psychiatre qui s'adresse à une assemblée de psychiatres, donc mettre le spectateur dans cette position-là, le préservait d'un certain malaise, tout à fait possible, parce que c'est quand même assez lourd, ce que révèle cette cure psychanalytique.

Benoit Giros : Quand j'ai lu le texte de Denis Lachaud, j'ai été impressionné par ce dispositif. C'est un cadre vraiment complet. Dramaturgiquement, c'est implacable. Le thème, la psychanalyse, les violences faites aux enfants, l'acceptation de soi-même aussi, ça crée une multitude de couches, qui fait qu'on est pris dans un faisceau de réflexions, et dans le parcours d'un homme, qui cherche à donner un sens à sa vie, un sens à la vie.

Un homme seul en scène qui d'ailleurs gère lui-même le son et la lumière...

Benoit Giros : Dans le texte, il est écrit « Ce texte est fait pour un acteur seul ». Pierre Notte, le metteur en scène, s'est dit « S'il est seul, il est seul, il n'y a pas de régisseur qui l'aide, donc il fait tout lui-même ». Par ailleurs, je pense que le spectateur, sans qu'il s'en rende compte, est captif du texte, et du dispositif. Je dis que le spectateur est captif, parce qu'il est dans la dramaturgie, il est le psychanalyste qui assiste à la psychanalyse. Mais théâtralement, il est aussi spectateur d'un homme seul. Donc il est « spectateur-psychanalyste », il assiste aussi à

comment un homme seul se débrouille au plateau pour faire avancer son spectacle, et pour dire les choses. Donc, il a une position à la fois d'écouteur privilégié, et de prisonnier. De prisonnier privilégié, à tous points de vue.

Prenant part à l'histoire d'un homme, qui justement, se libère...

Benoit Giros : Je pense que dans l'écriture, et dans le spectacle, le thème central c'est la parole. Une fois qu'on arrive à dire les choses, tout est possible. Après, ça peut-être une histoire des violences sur les enfants, de violence tout court, d'acceptation de soi, de sa sexualité, de ce qu'on est... Dans l'écriture de Denis, il y a toujours ce rapport à la parole, et comment en disant les choses, on se libère et on avance. Je pense que le point de vue central de la pièce, c'est « comment dire ».

Quel rapport voyez-vous entre le théâtre et la psychanalyse ?

Denis Lachaud : J'y vois un rapport très intime, dans la mesure où les deux reposent sur la parole. La psychanalyse repose exclusivement sur la parole. Elle compte sur le fait que la parole va permettre à quelqu'un de se libérer de ce qui l'empêche de vivre, ou en tout cas l'aider à « porter » ce qu'il doit porter, et l'aider aussi à poser certaines valises qui ne sont pas les siennes, à les rendre à leurs propriétaires.

Benoit Giros : Les outils de psychanalyse sont utiles aussi dans le travail de répétition, pour mieux comprendre un personnage, un texte. Quand on est acteur, le but c'est d'être « transparent », on exprime le texte. Qu'on ne soit pas un frein pour le texte, mais un vecteur. Donc, il faut disparaître. La psychanalyse, pour un acteur, ça sert à devenir fluide, à laisser sortir le texte tel qu'il est entré dans la tête, le ressortir par la bouche sans obstacle, sans aspérité.

Denis Lachaud : Le théâtre, le temps de la représentation, c'est aussi un temps qui repose sur la parole, et qui peut dans certains cas, modifier le spectateur. En passant à la fois par la parole, l'incarnation, le talent des acteurs, la mise en scène, le théâtre peut créer quelque chose de mémorable qui change la vie.

Est-ce que ça rejoint la notion de catharsis ?

Denis Lachaud : Cela dépend des spectacles. Pour celui-là, ça peut l'être pour certains spectateurs, qui sont plus concernés directement, peut-être, par ce que ça raconte. Pour d'autres, ce serait de l'ordre d'un plaidoyer sur le pouvoir de la parole.

Benoit Giros : C'est une tragédie, en fait. On fait du théâtre, on parle de choses violentes, et douloureuses et atroces, pour que ça ne se reproduise pas. C'est cathartique. C'est le but. Après, est-ce qu'on y arrive ou pas, c'est autre chose.

Comment avez-vous collaboré avec Pierre Notte, le metteur en scène du spectacle ?

Denis Lachaud : Pierre Notte, je l'ai connu il y a vingt ans, quand mon premier roman est sorti. Il était à l'époque journaliste, moi j'étais comédien. Il avait écrit un papier, une critique du bouquin, et il était venu m'interviewer. Toutes les années qui ont suivi, tant qu'il a été journaliste, il a toujours écrit des papiers très sensibles et intelligents. C'est quelqu'un qui connaît très bien mon écriture, ça m'a paru évident qu'il ferait un travail juste, et fort, avec ce texte. Je trouve que la mise en scène est magnifique. Benoit parvient à tenir un équilibre constant entre l'émotion, le rythme, la forme du texte, la découverte du processus que suit le patient, et c'est remarquable.

Qu'est-ce qui différencie une écriture de roman, d'une écriture de théâtre ?

Denis Lachaud : C'est toujours de l'écriture, mais je trouve que ce sont des efforts opposés. L'écriture d'une pièce de théâtre consiste à trouver sa liberté au sein d'une contrainte, qui préexiste, alors que le roman, c'est l'inverse. On a liberté totale, il faut créer son cadre. Il faut vraiment tout décider : est-ce qu'on va aller à l'intérieur de la tête des personnages, est-ce qu'on va juste décrire ce qu'ils font, est-ce qu'on va les faire parler, ou pas... Au théâtre, on a à faire à ce que vont dire les comédiens, on se plie à cette contrainte, et on explore toutes les possibilités que cet outil permet.

Quel a été le point de départ de l'écriture de *La Magie lente* ?

Denis Lachaud : Au départ, j'ai travaillé sur la schizophrénie, pour une autre pièce que j'ai écrite, qui s'appelle *Mon mal en patience*. Dans cette pièce, il y avait une scène sur l'erreur de diagnostic. Lorsque j'ai monté ce texte quelques années plus tard avec des lycéens, en option théâtre à Orléans, j'ai enlevé cette scène, parce que je trouvais la pièce trop longue et la scène trop compliquée. J'ai alors décidé d'écrire une pièce à part entière, à partir de cette scène sur l'erreur de diagnostic.

Article publié sur le site *En attendant Nadeau*, novembre 2019, par André Michel Pouly

À la Reine blanche, dans la petite salle Marie Curie, le plateau est quasiment nu, dans la mise en scène de Pierre Notte pour *La Magie lente* : une table avec un ordinateur et une chaise, d'autres chaises au fond. D'entrée Benoît Giros s'adresse au public, de la voix ferme et assurée d'un psychiatre qui clôt un colloque : « *Madame la Ministre, Monsieur le doyen, chers collègues* ». Puis il commence à raconter l'histoire d'un homme victime d'une erreur de diagnostic pendant dix ans : « *appelons-le Louvier* ». Très vite le récit fait place aux séances elles-mêmes avec un nouveau psychiatre : « *appelons-le Kemener* ». La parole devient alors celle de Louvier, juste interrompue par les brèves interventions de Kemener, jusqu'à ce qu'enfin soit mis le mot de « *viol* » sur ce qu'a subi, pendant des vacances familiales en Normandie, un garçon de sa huitième à sa treizième année.

Denis Lachaud s'est inspiré d'une phrase de Freud : « *La psychanalyse est une magie lente* ». Une fois mis en place le dispositif initial, il enchaîne les séances, parfois directement de l'une à la suivante : « *je me demande si au fond / je n'ai pas toujours été homosexuel / À mardi / Bonjour / Vous allez m'interrompre à chaque fois que je vais prononcer le mot homosexuel ?* ». Mais il prend tout le temps nécessaire aux ressassements, phrases interrompues, blocages par rapport à certains mots à expliciter ou à entendre répéter par le psychiatre, aussi aux silences. Il fait précéder son texte de cette précision : « *La pièce est écrite pour un acteur seul. Il a plus de quarante ans* ». Il impose à l'interprète une solitude comparable à celle du personnage qui se sent coupé de sa famille, ne peut plus partager qu'avec le thérapeute la progression dans l'anamnèse. Benoît Giros suggère, par un léger sourire, l'assimilation du spectateur au psychiatre : « *Je me demande comment vous faites / vous êtes assis là / vous m'écoutez / Moi je ne pourrais pas / je crois / écouter toutes ces histoires / mes histoires de viol* ». Il touche alors le terme de sa performance, qui a évité la surenchère de l'expressivité, fréquente chez l'acteur seul en scène, qui a associé pudeur et émotion, sobriété et intensité. Il a fait pleinement entendre, dans les variations de sa voix, les perturbations maîtrisées de son visage et de son corps, le changement de locuteurs, un texte qu'on pourrait croire inaudible.

Extraits vidéo

Interview d'Olivier Chapelet (directeur du TAPS de Strasbourg), juillet 2020

Olivier Chapelet vous présente *La Magie lente*, de Denis Lachaud, mis en scène par Pierre Notte, depuis le plateau du TAPS Laiterie.



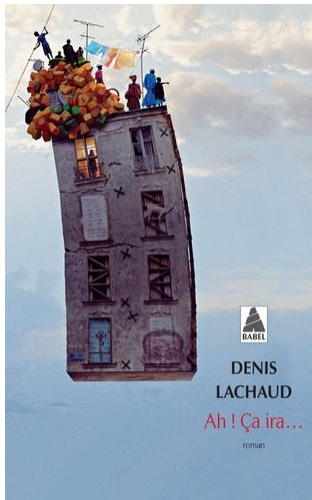
[Voir la vidéo](#) (2 min)

Interview du comédien Benoit Giros, juillet 2019, par Marie-Laure Barbaud pour M La Scène



[Voir la vidéo](#) (7 min)

Ah ! Ça ira..., Actes Sud, 2015 (Babel, 2017)



Sur le bord du trottoir, dans la fraîcheur de l'aube, un homme attend. Dans un instant, il va agir sans le moindre état d'âme et se placer en état de guerre. Deux décennies plus tard, Antoine sort de prison. Sa fille Rosa, qui l'a en quelque sorte maintenu en vie durant sa détention, n'a pas trente ans.

En 2037, il est impossible de se loger dans Paris, la faillite sociale est avérée, le peuple gronde, mais le temps de la révolte ne passe plus par la violence. Pour la génération de Rosa, la lutte armée est une idée périmée : les actions terroristes, les endoctrinements idéologiques n'ont plus de sens, et la démocratie telle que l'a connue le XX^e siècle a fait long feu. Une autre époque de l'engagement s'est ouverte, celle du passage à l'acte citoyen.

Ah ! Ça ira... est un livre construit sur le réel mais habité de rêves, comme devraient l'être tout projet d'avenir, toute utopie sincère. À cela Denis Lachaud a ajouté une pointe d'humour, une fantaisie

Extraits de presse

Article publié dans le journal *L'Humanité*, août 2015

Ah ! ça ira... commence comme un épisode de la série américaine *24 Heures chrono*. Rapide et efficace. Un groupuscule dont les membres se nomment Robespierre, Marat et Saint-Just enlève le président (fictif) de la République française. Leur objectif : « rendre sa dignité au peuple ». Déshabillé, séquestré, l'homme est jugé devant un tribunal révolutionnaire et reconnu coupable. Il est retrouvé mort dans un coffre de voiture. L'assassinat a eu lieu hors champ. Comme les hommes de 1793, les membres de Ventôse veulent, en coupant la tête de l'État, fonder « la possibilité d'une autre histoire ». Mais l'opération est un échec. Le groupe est mis en sommeil et Antoine, alias Saint-Just, arrêté par la DGSI et emprisonné. Fin du suspense et de l'acte I. Avant le basculement dans l'anticipation.

Le livre fait écho à un environnement multipolaire et aux communications rapides

À travers le destin de quelques personnages, Denis Lachaud a voulu embrasser tous les mouvements d'émancipation, de la Révolution française aux printemps arabes en passant par la Résistance et les mobilisations citoyennes de par le monde. Mais loin d'être un essai maquillé en fiction, *Ah ! ça ira...* est un véritable roman, très original dans sa forme et son projet, qui explore l'intime pour mieux traiter les questions politiques. Dès le début du livre, on adopte le point de vue d'Antoine, pris entre un engagement radical et des scrupules de père de famille. L'époque, qui évoque la violence des années de plomb, est au tout-politique. « L'intime ne peut tenir aucune place dans (les) explications », constate Chloé, la femme d'Antoine, quand elle tente de faire comprendre à leur petite fille que son père veut changer le monde.

En faisant courir son histoire sur vingt ans, le romancier met en miroir deux générations : Antoine, le partisan de la lutte armée, et sa fille, Rosa, devenue adulte à sa sortie de prison,

en 2037. Coupé du monde pendant ses années de détention, l'ex-Saint-Just ne reconnaît plus Paris, sa ville, ni son époque. La Chine est devenue la première puissance mondiale. L'Europe est « un gigantesque site touristique » qui a inventé des zones de séjour temporaire où les migrants sont une réserve de travailleurs à bas coût. La crise du logement fait rage, la précarité atteint un point de non-retour, la colocation est devenue la norme. Cela ressemble fort à notre monde actuel, en pire. Dans *Soumission*, Michel Houellebecq imaginait un affrontement électoral entre un Parti musulman et le Front national. Chez Denis Lachaud, le système représentatif a perdu la partie et les citoyens manifestent leur mécontentement par des « non-votes » sur Internet.

Comment alors rêver l'avenir ? Quels sont les nouveaux moyens d'action et de contestation ? Alors qu'une mystérieuse organisation décime les ténors de la finance, Rosa et Rufus, son meilleur ami, décident de sortir du système en plantant leur tente sur les Champs-Élysées. De nouvelles formes de militantisme sont possibles, semble nous dire Denis Lachaud qui a regardé le monde se transformer. Grâce à des changements de point de vue, l'insertion d'histoires parallèles dans la narration principale, le livre fait écho à un environnement multipolaire, des communications rapides, la surveillance des citoyens. Comme son titre l'indique, *Ah ! ça ira...* est aussi nourri d'une réflexion sur l'Histoire. Et si la France pouvait de nouveau faire la révolution ? Pousser jusqu'au bout des hypothèses romanesques puisées dans le réel est la grande force de ce roman politique et jubilatoire.

Article publié sur le site de la librairie Point Virgule, août 2015, par Édith (libraire)

Un curieux roman d'anticipation qui nous emporte de 2017 à 2037. Le lecteur passe ces vingt années en prison avec Antoine, enfermé pour avoir enlevé et tué le président français avec un groupe révolutionnaire nommé Ventôte. Quand il ressort en 2037, le monde a avancé. Les injustices qu'il avait cru pouvoir combattre sont pires que jamais. La contestation, elle, se cherche. C'est sa fille Rosa et son voisin Ahmed qui vont alors le guider parmi des pages web subversives et le début d'un campement sur l'Élysée aux accents des campements indignés de 2011.

Denis Lachaud nous propose un roman d'anticipation inquiétant car la réalité qu'il nous montre, pourtant bien dérangeante, n'est pas si éloignée de la nôtre. D'une certaine manière, Denis Lachaud ne fait que forcer le trait. L'actualité de ces mois-ci résonnera étrangement aux oreilles du lecteur de *Ah ! Ça ira...*, qu'il s'agisse des traitements réservés aux migrants, de la sécurité sociale ou des privatisations. Si le roman peut par instants tinter comme trop facilement révolutionnaire, le dénouement (s'il s'agit d'un dénouement) remélange des cartes qui pouvaient sembler trop évidentes.

Un roman d'anticipation d'une grande actualité donc, qui propose en filigrane d'une histoire prenante une réflexion intéressante sur la contestation, l'engagement et le pouvoir ou non de changer les choses.

Extraits vidéo

Interview de Denis Lachaud par Actes Sud Éditions, août 2015



[Voir la vidéo](#) (3 min)

Interview de Denis Lachaud par la librairie Mollat, octobre 2015



[Voir la vidéo](#) (4 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté